

BUREAUX: RUE NAIN, 4

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr. Six mois, 23 fr. Un an, 44 fr. LE NORD DE LA FRANCE: Trois mois, 14 fr. Six mois, 27 fr. Un an, 51 fr. L'abonnement continue, sauf avis contraire. ANNONCES: 20 centimes la ligne. RÉCLAMES: 25 centimes. On envoie à forfait.

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, sur bureau du journal, rue Nain, 4. A Lille, chez M. Bégin, rue Grande-Chaussée; A Valenciennes, chez M. Laffite-Bollier et Cie, place de la Bourne; A Bruxelles, chez M. de la Publicité, rue de la Montagne et chez J.-B. Paquet et Fils, 26, chaussée d'Alsemberg, à Saint-Gilles-Bruxelles.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5.15, 7.19, 8.17, 9.47, 11.47. Lille à Roubaix, 5.30, 6.55, 8.22, 9.55, 11.05, 12.57, 3.18, 4.40, 5.30, 6.55, 8.00, 10.05, 11.45. Roubaix à Tourcoing-Monsieur, 5.41, 7.45, 8.43, 10.17, 11.22, m., 1.19, 2.39, 4.34, 5.38, 7.17, 8.18, 10.22, 11.25. Lille à Valenciennes, 5.45, 7.15, 8.15, 9.45, 11.45. Valenciennes à Lille, 5.52, 7.22, 8.22, 9.52, 11.52. Valenciennes à Arras, 7.26 soir; Monsieure à Valenciennes, 8.07 soir.

BOURSE DE PARIS
DU 27 JUILLET

3 0/0	63 00
4 1/2	90 25
5 0/0	99 45
DU 27 JUILLET	
3 0/0	62 30
4 1/2	89 75
5 0/0	98 70

BULLETIN DU JOUR

Quoique l'Assemblée ait repoussé l'urgence sur la proposition de dissolution, cette proposition sera traitée comme si l'urgence avait été accordée, et même plus rapidement que d'autres questions pour lesquelles l'urgence a été quelquefois déclarée. En effet, elle a dû être renvoyée réglementairement à la commission d'initiative. Or, cette commission se trouve composée de dix-huit membres de la Gauche et de douze de la Droite. La commission est dominée ainsi la Gauche s'est mise immédiatement à l'ouvrage, et par seize ou dix-sept voix contre douze, elle a déclaré prendre en considération la proposition Malleville pour la dissolution. Le rapport sera sans doute déposé aujourd'hui, et il faudra, à bref délai, sur-le-champ peut-être, avant les vacances du moins, consacrer une nouvelle séance à la discussion de la dissolution.

Le résultat du vote de jeudi sur l'urgence fait prévoir celui sur la question elle-même, et nous croyons que la dissolution sera repoussée. Mais on sait que la majorité contre l'urgence a été seulement de 29 voix; il suffirait donc d'en déplacer une quinzaine pour changer la face de tout et convertir la défaite du parti d'initiative en victoire. Pour peu que quelques membres de la majorité partent trop tôt, la situation pourrait être critique. On fait revenir à Versailles ceux qui avaient été pressés de s'en aller.

Le cabinet de Berlin, comme il était permis de s'y attendre, devait chercher à exploiter en vue d'une intervention en Espagne la mort du soi-disant capitaine Schmidt. Tout, on le sait, peut servir de prétexte aux politiques de l'école du prince de Bismarck, et bien qu'il soit aujourd'hui reconnu que ce Schmidt n'a été qu'un vulgaire espion, de ceux qui en temps de guerre, les chefs de corps envoient sans jugement devant les pelotons d'exécution, la Prusse croit néanmoins devoir en faire le prétexte d'une intervention armée.

D'après une dépêche de Berlin, publiée par le Daily Telegraph, le gouvernement allemand aurait décidé d'empêcher désormais par la force tout envoi d'armes, munitions et argent aux carlistes. On en conclut, à Londres, qu'une crissade allemande sera envoyée sur les côtes d'Espagne.

C'est en vertu du principe de la non-intervention que l'unité italienne et allemande se sont effectuées. C'est en vertu de ce même principe que se sont

accomplies, toutes les révolutions qui, depuis vingt ans, ont brisé l'équilibre européen et bouleversé les Etats. Or est donc la logique de ces hommes d'Etat qui, après avoir mis en avant ce principe et en avoir bénéficié, prétendent aujourd'hui rompre en lisant avec lui? La haine, l'ambition et des rancunes politiques peuvent-elles expliquer une telle conduite.

Nous annonçons hier que la 30^e commission s'était montrée favorable à la proposition de dissolution de M. de Malleville et avait nommé M. Humbert, rapporteur par 17 voix contre 11. La proposition de M. Raoul Duval n'a pas été moins heureuse devant la 29^e commission. Après avoir entendu l'auteur de la proposition appuyée par M. Max-Richard, ce dernier a été nommé rapporteur par 11 voix contre 7. M. Max-Richard a déclaré que, malgré son vote contre l'urgence de la proposition Malleville, il se ralliait absolument à la dissolution.

On dit que le parti de la dissolution a rallié plusieurs adhérents depuis trois jours. Il suffirait de déplacer quinze voix pour changer la majorité, car la majorité contre-dissolutionniste n'était que de 29 voix.

Si donc la proposition de M. Raoul Duval vient en discussion avant les vacances, on ne peut prévoir ce qui se passera. La Chambre qui a repoussé mercredi la dissolution, peut parfaitement la voter la semaine prochaine.

Nous nous trouverons alors dans l'imprévu.

Les rapports de MM. Humbert et Max-Richard seront probablement déposés aujourd'hui sur le bureau de la Chambre, qui sera appelée avant la prorogation à statuer sur la prise en considération de ces projets de dissolution.

L'Union dit qu'il paraît certain que l'appel nominal sera demandé par la gauche.

L'Impartial Eugénie a rendu visite vendredi au grand duc et à la grande duchesse de Bade.

Il y a quatre à l'extrême-gauche qui n'ont pas pris part à cette journée républicaine de M. C. Périer. C'est assez pour garder le drapeau de la République, c'est trop peu pour couvrir sa déroute.

Samedi matin est arrivé à Pampelune le prince des Asturies, fils de la reine Isabelle. Cette princesse, la reine Christine, la comtesse Girgenti et un grand nombre d'Espagnols de distinction attendaient à la gare de l'Est l'arrivée du jeune prince, qui est allé loger à l'hôtel Basilewski.

Rappelons aux 333 partisans de la République qui ont voté la proposition Casimir Périer cette phrase de la Gazette de Cologne: « Pour les intérêts allemands, le mieux serait que la République s'implantât en France. »

Ces 333 ont donc voté littéralement pour le roi de Prusse.

Nous lisons ces paroles remarquables dans une lettre écrite le 2 juillet par Pie IX à l'évêque de Lanciane: « Si nous remontons en esprit le dur chemin que nous avons parcouru et que nous suivons encore aujourd'hui, nous le voyons tout parsemé de prodiges, et nous pouvons à bon droit croire qu'il

aboutit à un prodige plus splendide que tous les autres. C'est pourquoi, nous sommes contre l'espérance et nous acceptons volontiers les vœux que vous faites pour le prompt triomphe de la vérité et de la justice, d'autant plus qu'on le hâte de tous côtés par de farcieuses prières. »

Le 24 juillet, à 9 heures du matin, S. A. R. Madame la duchesse de Parme a heureusement mis au monde une fille.

L'Indépendant des Basses-Pyrénées annonce que M. Raymond, commandant de gendarmerie à Ray, vient de recevoir son changement pour Orléans.

Cette nouvelle concorde avec celle qui a paru dans divers journaux et d'après laquelle notre ministre des affaires étrangères aurait annoncé au représentant de l'Espagne à Paris que les commandants de gendarmerie des départements du midi, suspects de sympathie pour les carlistes, allaient recevoir leur changement.

CHRONIQUE PARISIENNE

M. de Bismarck aura eu l'honneur de grandir, pendant quelques jours, jusqu'à la taille d'un fait-paris. On s'est beaucoup parlé, mais sans trop d'animation, et avec plus de bonne humeur que de haine. Le sentiment général consistait que le coup de feu et les coups de télégraphe étaient une affaire mal montée. M. de Bismarck aurait dû laisser d'abord la chose dans le vague, afin que ses ennemis pussent se faire illusion et ne proclamer l'insignifiance de la blessure qu'après une anguille de vingt-quatre heures. Tout ce que le télégramme a livré, c'est un soufflet, et il s'est dit: « Europe! Répondez-vous, ce n'est rien! Alors, ce n'est pas la peine de nous mettre l'étau à la bouche. Le Parisien aurait bien voulu rendre hommage à l'habileté profonde de M. de Bismarck, en croyant que cela n'était pas vrai; mais, encore un coup, l'affaire a été si mal montée, que nombre de personnes finissent à croire que c'est vrai. Le grand chancelier y perd beaucoup de son prestige. Peut-être, à vrai dire, comptait-il un peu trop sur notre presse républicaine en incriminant un revolver catholique.

Cette pauvre presse latérale, son malaise est visible; courir sus aux catholiques de compte à demi avec M. de Bismarck, elle ne l'ose pas. Elle enregistre donc les éloges et les oraisons qui l'ont passés sans commentaires. Cela lui coûte bien. Elle se rattrape en tournant sa fureur contre les catholiques, qu'elle calomnie plus que jamais et quant même.

Un fait Paris qui autrefois eût obtenu une belle place dans le papier quotidien, a passé presque inaperçu. Constant, l'honnête Constant, qui occupait le poste de concierge de l'Odéon depuis une quarantaine d'années, vient de mourir. On lui a donné deux lignes, pas d'avantage. Cependant, se tenir enraciné à la même place l'espace de quarante ans, et sur le seul des agitations dramatiques, si fiévreuses, c'est beau et rare. Les directeurs passaient, les générations d'artistes allaient, venaient, vieillissaient;

il demeurait là, le vieux. Personne ne possédait aussi complètement que lui le répertoire de l'Odéon. Un directeur pouvait se dispenser de consulter les registres. Il s'arrêtait près de la loge: « Constant, vous souvenez-vous de l'époque où a été jouée telle pièce à l'Odéon? — Oh! Monsieur, je vous garantis que cette pièce-là n'est pas de chez nous. — Oh! ne cherchez plus. Et les jeunes auteurs, comme il avait les deviner d'un coup d'œil! Un parisien lui remettait un manuscrit sous enveloppe à l'adresse de M. le directeur. Constant le palpa, le flairait: « Ça? Je parierais que ce sont des vers encore; un mauvais drame en un acte. Quand nous le jouerons, il fera chaud. Les poètes lui étaient antipathiques. — Cela ne me frotte pas, dit-il; je ne suis que le concierge; mais j'ai bien vu que nous ne faisons jamais d'argent avec ces gens-là. Que de curieux reporters les chroniqueurs rive droite auraient pu dénicher en l'honneur de Constant! Ce brave homme était un chapitre vivant de l'histoire du théâtre moderne. On l'a laissé partir avec une incroyable négligence. Son nom même est quasi inconnu. Constant! Oh prenez-vous Constant? un concierge de théâtre! »

Voilà. Une personnalité intéressante creuse dans la moderne Athènes un sillon de quarante ans. On ne s'en aperçoit plus. Parlez à qui vous voudrez ces jours-ci de Constant! Inconnu au bataillon. Il eût dû mourir un ou deux ans plus tôt, Jules Janin lui aurait donné tout son lundi du journal des Débats.

Autre temps, autres mœurs. Les hommes célèbres apparaissent aujourd'hui d'après le système de la génération spontanée.

Faites merveille si bon vous semble, et pendant un demi-siècle, dans les arts, les sciences, la littérature, le commerce, votre personnalité n'ait jamais l'envergure de celle de... M. Ventavon!

Prescriptions nous, pour déclarer que nous n'avons aucune intention malicieuse à l'endroit de M. de Ventavon, dont le caractère, d'ailleurs, est bien au-dessus d'une épinasse. Nous constatons simplement, un fait, en lui-même curieux, et à raison de cela, bon pour la chronique.

À partir de mercredi dernier, jour dit par le fameux rapport, ce fut comme le coup de canif qui annonce que la statue est inaugurée et va se redresser sur son piédestal.

Toutes les personnalités les plus populaires, disparaissaient, et M. de Ventavon demeurait seul, objet de l'admiration solitaire.

— Avez-vous lu le rapport Ventavon?

— Que dites-vous du rapport Ventavon?

— Oh! Ventavon! Ventavon...

Vous pouvez ouvrir à deux battants l'importants que journal, les douces colonnes étaient saupoudrées de Ventavon. On le discutait, on l'étudiait, on l'approuvait, on le maudissait; les uns en faisaient la cible de leur colère; les autres le pivot de leurs raisonnements et le centre de leurs entretiens.

Vous pensez bien que les choses du journal ne tardent jamais beaucoup à descendre dans la rue. Un journal quotidien, pourrait-on dire, est une espèce de nuage qui crève tous les jours et fait pleuvoir de l'encre. M. de Ventavon peut être certain que jamais un homme n'a circulé autant que lui sur les trottoirs de la capitale. Les promeneurs qui allaient devant, aussi bien que ceux qui suivaient, ne vous laissaient pas une minute d'incertitude sur l'objet de leurs colloques: Ventavon! Ventavon! Ventavon toujours.

Assurément la personne honorable dont la notoriété éclate ainsi n'est pas complice du phénomène. C'est le parlementarisme qui veut cela. Le rapport qui aurait existé entre l'importance de l'acte et le relief qu'en tire son auteur se trouve supprimé absolument. Ainsi, vers 1852, une mesure législative qui imposait la signature à tous les articles de journaux à l'impression des personnes à la fois. Pendant toute une année la presse fit rage avec la loi Thigny Laboulaye! C'était bien, autre chose que le rapport Ventavon.

— Vous me dites: Qu'est-ce que tout cela prouve?

Cela prouve que nous sommes d'une époque où les choses raisonnables ont peu de succès, et que si la France ne sort pas bien vite de l'ornière où elle s'est de plus en plus enfoncée depuis cinquante ans, elle deviendra tout à fait folle.

Au delà de cinquante ans, nous venons de nous dégager enfin de l'ornière où nous étions la folle de la gloire.

Qui des anciens ne se rappelle le *Champ d'Asile*, fondé au Texas! Un groupe de jeunes procs prétendait enraciner la France impériale, nonobstant le voisinage des Indiens. Béranger fit une chanson là-dessus sur l'air: *Ah! daignes m'épargner le reste*; ce qui est un air de bon à propos chaque fois que l'on cite un extrait de Béranger. Sa chanson s'adressait aux naturels des forêts du Texas, et elle les implorait en ce refrain:

Sauvages! nous sommes Français: Prenez pitié de notre gloire!

Les sauvages ne comprirent pas. Ils soufflèrent sur la colonie impériale, qui disparut bientôt comme un seul homme.

Mais un peu après, la catastrophe de 1830 survint. La folle parlementaire commença à sévir. Les esprits frivoles s'en-mouvaient déjà sans qu'aucun homme distingué s'en offensât. Nous étions en 1832. Un de ces frivoles vaudevillistes en renom s'adonna à faire la contre-partie en trois actes du *Champ d'Asile* et des couplets de Béranger.

Le titre du vaudeville s'est effacé; les détails principaux seuls ont tenu. Les voici par à peu près. Un brave homme d'espèce, type Odilon Barrot, qui s'appela Chastel, ou Jaupard, un nom quelconque de la couleur de Robillard, se levait jadis par une tempête sur un point du Texas, en compagnie d'un vieux courtard de boutique appelé Maclou, homme pauvre et âgé, il tombait d'accord sur l'obligation tout à fait indispensable de fonder un gouvernement. Maclou sera le peuple, l'autre sera le roi constitutionnel, Robillard, etc. Cela va assez bien d'accord. Le roi improvisait de continuelles adresses, le peuple écoutait. Bientôt le peuple se lassa de ce régime monotone et surtout du régime constitutionnel de son roi. — Qu'est-ce à dire? le peuple murmure. — Le peuple fait mieux; il se révolte, et il élève une barricade au coin de: *Vive la Chastel!*

Vous pensez si l'on risa de cette scène et de ce cri: *Vive la Chastel!* que le peuple parisien avait poussé avec rage pendant les trois glorieuses! Les Méchia, les Mauguin, les Audry de Puyraveau, Armand Carrel et M. Thiers lui-même, attirés par la vaudeville à la mode, ne se faisaient pas faute de rire également.

Mais le peuple Maclou et le roi Robillard, cela ne pouvait aller loin ainsi. Dès le deuxième acte, les sauvages intervinrent, de bons sauvages qui entendaient le français à demi-mot. On leur explique l'utilité et le charme du gouvernement parlementaire. Ils consentent à en essayer, et le roi Robillard a enfin un Ministère, une Chambre, des orateurs, voire une opposition. Tout

Feuilleton du Journal de Roubaix

MISS ELLEN

PAR CLAIRS DE CHANDENEUX (Suite)

— Et vous acceptez?

— Il me faudra quitter mistress Norris, voilà pourquoi je demande à réfléchir.

— Quitter ma mère!... quitter Norris-Lodge! s'écria M. Davy avec explosion, y pensez-vous, miss? N'êtes-vous donc pas heureuse ici?

— Très heureuse, murmura la voix vibrante.

— Et quelle position sera plus honorable?

— Celle de fille adoptive du capitaine Balfé, officier de marine et mon oncle, dis-je avec hauteur, car j'étais outré des façons de ce monsieur roux.

M. Davy Norris se tourna brusquement vers moi, et malgré l'obscurité croissante, je distinguai ses yeux brillants de colère.

— J'aurais dû le deviner, dit-il... M. Elwart a dans ses poches un feu d'artifice de surprises; de temps à autre il tire une fusée dans notre intérieur... voilà tout.

— Davy! Davy!... dit sa mère.

— Fille adoptive! en effet, c'est là le seul titre que ma mère ne peut offrir à

miss Blakson... Nous aviserons à trouver mieux.

— Vous devriez d'abord aviser à n'influencer en rien les décisions d'une pauvre orpheline, à laquelle on veut tout à coup tant de bien! interrompit miss Ellen avec un effort de gaieté qui échoua sans écho.

— Non, non, ma chère, notre affection pour vous est plus désintéressée que cela; reprit mistress Norris, et je prétends même vous persuader que...

— Que le lieu est mal choisi pour conférer sur une si grave question, continua la jeune fille en se levant avec tant d'autorité, que nous l'imitâmes tous.

En réalité, nous ne nous rendions pas compte du soulagement que nous éprouvions à voir rompre une discussion si pénible.

Mistress Norris prit le bras de son fils comme pour le calmer. Miss Ellen les suivit, et moi je suivis miss Ellen sans échanger un mot. Je regardais ses petits pieds.

Devant le perron de l'habitation, je pris congé. Mistress Norris me serra la main en me disant tout bas:

— Donnez-nous une semaine. Dans une semaine, miss Blakson sera prête à aller en Angleterre, ou décidée à ne pas me quitter.

— Dans une semaine, soit! répondis-je en m'inclinant.

M. Davy Norris m'adressa un salut léger que je soldai par un salut ironique.

— A demain, me dit la voix vibrante, qui me parut alors être une voix troublée.

Je n'y retournerai cependant pas demain; il faut laisser le calme rentrer dans la paisible demeure; mais j'y retournerai bientôt, soyez-en certain, mon oncle; je veux amener dans vos bras cette fée du foyer qui doit enchanter votre vieillesse solitaire.

James Elwart à Lyonnel Trumby. Philadelphie, le 10 août 1868.

Lyonnel, mon ami, m'arrive une chose étrange. Je suis au regret, au très grand regret d'avoir quitté mon cher Elwart-House, qui doit aujourd'hui, à ce moment même où je t'écris avec dépit, avec tristesse, être calme, lui!... et frais, et vert dans le grand silence de ses immenses prairies où ma jument *Tzigane* bondit en liberté.

Pauvre *Tzigane!*... qui aspire en haïssant l'air qui vient du château vide... ton maître est bien loin, mignonne, bien loin... et bien découragé! Que fais-je ici? Maître Josiah Peepie n'aurait-il pas suffi seul à cette tâche ingrate? A quoi ai-je été bon, moi? à me faire des ennemis.

Depuis que j'ai parlé de lui enlever miss Ellen, mistress Norris me regarde avec des airs désolés.

Miss Ellen, agitée, pâlie, ouvre parfois sur moi ses yeux profonds, où je lis, tout au fond, une tristesse inquiétante. Il semble que sous l'impression de ces éléments nouveaux, elle soit devenue

plus jolie, plus touchante et plus impénétrable.

Je ne te parle pas de M. Davy Norris... de quoi bon? Ce jeune monsieur, avec ses frisures ardentes, son visage important et ses boutons de manchettes diamantés, me produit un agacement nerveux qui ne peut manquer de se traduire, un jour ou l'autre, par une explosion.

Tiens! je crois que l'air de Philadelphie est contraire à ma constitution. Si miss Ellen ne prend pas une décision définitive — il y a encore un jour et demi avant la fin de cette maudite semaine de réflexion — je cours grand risque de devenir hypocondriaque. Je ne sens déjà atrabilaire.

J'ai l'Amérique en horreur, les vieilles dames en haïne, les beaux jeunes hommes en exécution, les demoiselles de compagnie en... en grande pitié... et des oncles et des ambassadeurs par-dessus la tête.

J'aspire à revoir l'Angleterre, mon petit castel, *Tzigane*, et à oublier ce coin du globe où le vent des aventures m'a poussé. Ah! si ce n'était miss Ellen, comme je partirais ce soir!... Mais cette pauvre petite miss, si tu savais combien je la plains! J'ai rêvé l'autre soir qu'elle était dévorée par une façon d'ogre, malgré mes efforts pour l'arracher à ses longues dents! Et le plus bizarre de ce cauchemar, c'est que l'ogre avait la tête rouge et ébouriffée de Davy Norris.

Tu vois bien qu'il faut que je parle,

puisque je tourne à l'hallucination. James Elwart au capitaine Balfé. Philadelphie, 15 août 1868.

J'ai attendu toute la semaine impoquée, mon cher oncle, avec une impatience bien naturelle, car il fallait en finir, n'est-ce pas?

Ce matin, je galopais vers Norris Lodge avec un entrain que quarante degrés de chaleur ne parvenaient pas à atténuer. En passant devant l'habitation luxueuse de M. Tackereet, j'aperçus miss Evelina, dont la robe blanche se détachait sur le sombre feuillage d'une allée de cerroubiers.

Elle fit un geste pour m'arrêter. Cette prétention me parut exorbitante en un tel moment, et puis il faisait si chaud! Je saluai d'un air aussi naïvement gracieux que je pus le prendre et continuai ma route.

A Norris-Lodge régnait le grand silence des brûlantes matinées; le jardin était désert et la maison endormie. Dans une pièce du rez-de-chaussée, ventilée avec art, mistress Norris, bercée dans un hamac, se faisait éventer par une négresse.

Je cherchai des yeux miss Ellen.

— Miss Ellen! est encore occupée des soins de la maison, me dit la vieille dame; reposez-vous, monsieur, je vais la faire appeler.

Elle fit un signe à la négresse, mais avant que celle-ci eût obéi, la porte s'ouvrit vivement sous la main de miss Ellen.

Elle portait un petit plateau de laque